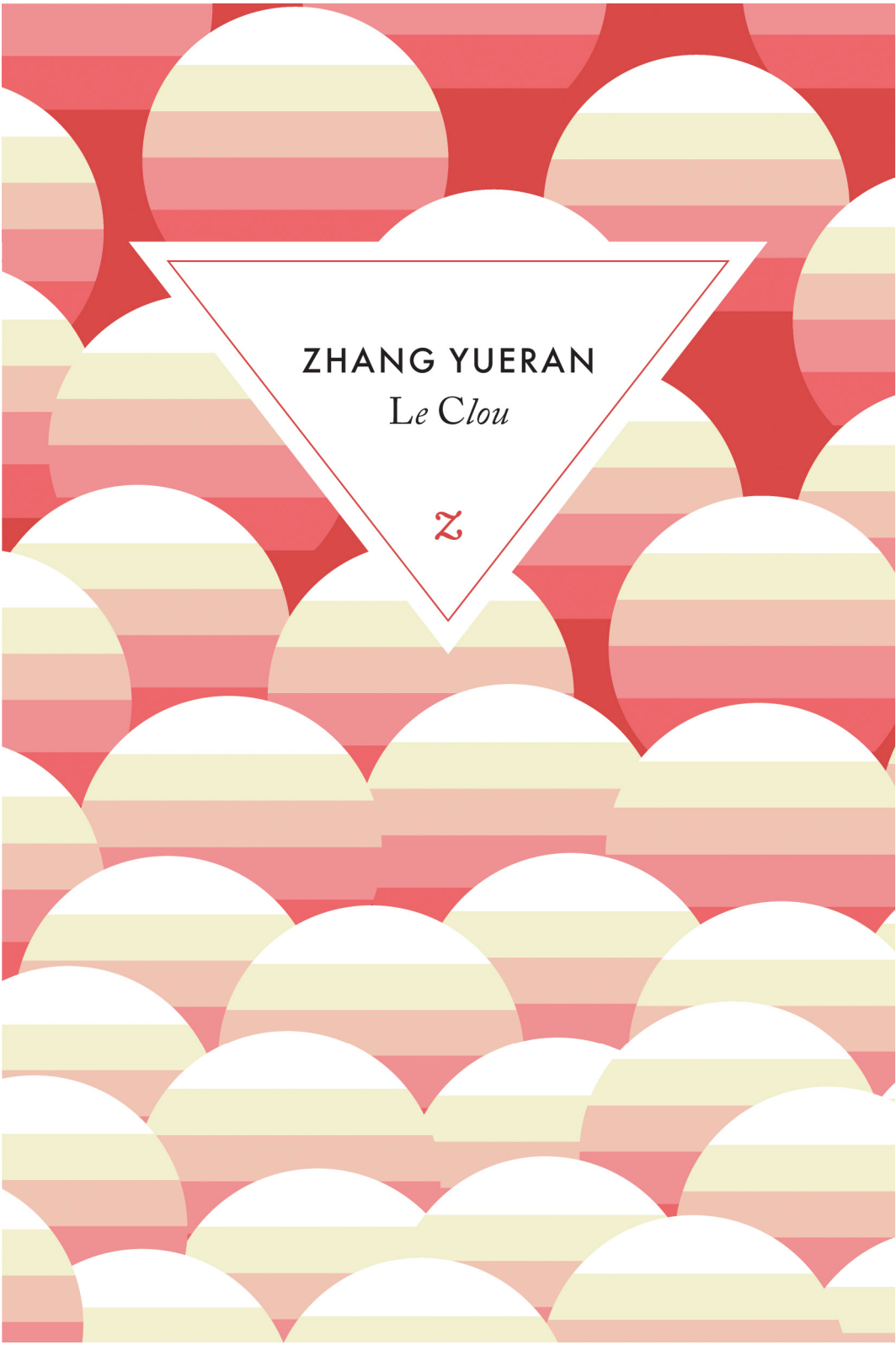




ZHANG YUERAN
Le Clou

z

« Avec finesse et le sens du récit à deux voix, Zhang Yueran déverrouille, entrouvre, explore les méandres de couples déchirés, de familles implorées, de générations cabossées qui héritent des exactions des aïeux. » Arnaud Vaulerin, *Libération*

« Maîtrisant l'art du suspense, Zhang Yueran distille savamment les pièces d'un puzzle éparé. » Christine Chaumeau, *Télérama*

« Roman des fantômes de la Révolution culturelle, *Le Clou* nous fait découvrir en Zhang Yueran une jeune écrivaine chinoise talentueuse. » Mathieu Champalaune, *Transfuge*

« Ce livre est une déflagration. » Alexis Broca, *Le Nouveau Magazine Littéraire*

« Sans jamais tomber dans le pathos, Zhang Yueran dresse le portrait incisif de génération abîmée par des décisions prises aux heures graves de l'Histoire. » Camille Bernasconi, *Le Courrier Suisse*.

« Un grand et beau roman, de l'une des plumes prometteuses de la Chine contemporaine. » Laure de Hesselle, *Imagine demain le monde*

SUR LE WEB

« Je trouve que dans ce livre il y a une grande foi en la littérature, en la possibilité aussi de lever le secret, de dire ce passé traumatique et de libérer un espace nouveau. » Charlotte Casiraghi, *Les Rendez-vous littéraires de Chanel*

https://www.youtube.com/watch?v=tak00bUJ_C0

« Dans un récit alternant le point de vue des deux protagonistes, Zhang Yueran nous narre dans une prose d'une maîtrise peu commune (on pense à Philipp Roth ou à Carol Joyce Oates), les espoirs, les haines ou les errances des deux héros. » Camille Douzelet et Pierrick Sauzon, *Asiexpo*

<https://asiexpo.fr/le-clou-de-zhang-yueran-ressort-en-poche/>



critique

Zhang Yueran

Un clou dans la tête

Par l'étoile montante de la littérature chinoise, une saga familiale sur trois générations et sur la violence que la politique fait subir aux esprits et aux corps.

Par Alexis Brocas

La critique littéraire a des points communs avec la pêche au saumon : dans les deux cas, il s'agit de se placer au milieu du flot et d'attraper les plus beaux spécimens. Ainsi ce *Clou*, magistral roman chinois contemporain, œuvre de l'étoile montante Zhang Yueran, 38 ans, parue à la rentrée de septembre et que nous avons manqué laisser filer, intimidés par son volume (600 pages), l'abondance de ses personnages (deux familles, sur trois générations, et leur foule de relations) et les tortuosités de sa narration. C'eût été dommage, car non seulement ce livre bénéficie d'enthousiasmantes qualités littéraires – et notamment d'une construction digne des maîtres du roman total –, mais il permet une plongée dans le crâne des citoyens chinois d'hier et d'aujourd'hui, une visite de leur mémoire collective, et montre l'incidence de l'histoire – Révolution culturelle, guerre sino-japonaise – sur la vie des individus.

Le roman se construit sur les voix alternées de deux de ces individus, deux trentenaires perdus qui se retrouvent

★★★★★



Le Clou,
Zhang Yueran,
traduit du chinois par
Dominique Magny-Roux,
éd. Zulma,
592 p., 24,50 €.

après des années de séparation. La première, Li Jiaqi, rédactrice de mode, rejoint la ville de Jinan, une métropole provinciale où elle a grandi, pour assister aux derniers jours de son grand-père, le célèbre Li Jisheng, « cardiologue le plus estimé de Chine » et fierté locale depuis qu'il est entré à l'Académie de médecine. Elle y renoue avec sa cousine, la très exemplaire Li Peixuan, revenue des États-Unis, qui participe à l'élaboration d'un documentaire édifiant à la gloire du grand-père, intitulé *Cœur bienveillant, digne attitude*. Curieusement, Li Jiaqi refuse d'y collaborer – et il faudra ce roman pour élucider ses raisons.

UNE MÉCANIQUE TERRIBLE

À Jinan, Li Jiaqi retrouve Cheng Gong, l'autre voix du roman. Lui n'a jamais quitté Jinan. Les deux se sont connus à



fiction



LI JINPENG/ED. ZULMA

La romancière Zhang Yueran signe sa première œuvre traduite en français.

l'école, au sein de la « bande des cancre » – qui rassemblait les enfants issus de familles de travailleurs manuels et où Li Jiaqi, avec sa prestigieuse ascendance, faisait figure d'anomalie. Pourtant, Cheng Gong avait lui aussi pour grand-père un médecin réputé. Mais, lors de la Révolution culturelle, après une séance d'autocritique particulièrement musclée qu'il a finie avec un clou dans le crâne, Cheng Shouyi est devenu « grand-père légume » et le

patient permanent d'une chambre d'hôpital. Depuis, sa famille a périclité.

Bien entendu, c'est ce clou, et le crime qu'il suppose, qui lie les familles des

“ En Chine, la faillite d'un homme signe aussi celle de sa famille. ”

deux narrateurs et autour duquel tournent leurs monologues. Ce clou est la métonymie d'une très vaste intrigue tissée de jalousies, d'adultères et de culpabilités, où les péchés des grands-pères pourrissent la vie des pères et retombent sur leurs petits-enfants. Une mécanique terrible fondée à la fois

sur la psychologie et sur les déterminismes sociaux : en Chine, la faillite d'un homme signe aussi celle de sa famille. La tragédie enfante les tragédies. Il y aura un remariage empêché, une fugue amoureuse ratée, une autre réussie pour le malheur des amants... Tout un écheveau d'intrigues sino-shakespeariennes qui impressionne par son ampleur.

D'autant que les décors et les protagonistes sont hautement crédibles et bien inscrits dans l'histoire contemporaine, dont ils subissent les effets... et qu'ils incarnent parfois par



métaphores. Prenons Li Jisheng, le fameux académicien : un dictateur familial dont les conseils, comme ceux du président Mao, avaient valeur d'ordres. Son fils, Li Muyuan, s'est rebellé : au lieu d'étudier la médecine, il a préféré la littérature. Cela lui a valu d'être envoyé dans les champs sous l'effet de l'une des foudres du régime résumée dans ce slogan : « Les jeunes instruits à la campagne ! » Là, il a rencontré une jolie paysanne, qu'il a épousée afin de faire enrager son père. Comme le dit leur fille, Li Jiaqi, « devoir sa naissance à un slogan, voilà qui relativise la valeur de la vie. Mais je devrais m'en réjouir car, dans ce pays, il y a encore plus d'enfants qu'un slogan a empêchés de voir le jour ». Cette allusion critique au contrôle des naissances et aux effets très concrets de la politique chinoise sur la vie des individus dit bien la manière de l'autrice d'articuler passé et présent, particulier et collectif.

TOM SAWYER SOUS LE RÉGIME DU PARTI UNIQUE

Quant au mariage de Li Muyuan et de sa belle paysanne, il débouche sur une vie de tourments. Devenu un professeur de littérature et un poète réputé, Li Muyuan voit sa carrière brisée pour

avoir aidé des étudiants à se rendre à Pékin – comprendre sur la place Tiananmen, même si ce n'est pas précisé. Puis il profitera de « l'esprit des années 1990 » et de la libéralisation de l'économie pour se lancer dans l'import-

Li Muyuan voit sa carrière brisée pour avoir aidé des étudiants à se rendre à Pékin.

export. Il s'agit d'acheter, le moins cher possible, des marchandises de mauvaise qualité pour aller les écouler en Russie. Il entamera aussi une relation extraconjugale avec une certaine Wang Luhan, qui le mènera à divorcer et à s'installer à Pékin. Or Wang Luhan est elle aussi liée à l'affaire du « clou », on ne dira pas comment. Et Li Jiaqi finira par l'apprendre...

Si complexe, importante et mouvementée qu'elle soit, la vie de Li Muyuan n'est qu'un des fils tragiques dont se tisse ce roman. Mais le texte a aussi un côté *Tom Sawyer*, lorsqu'il évoque les divertissements de la bande des cancre

sur le campus de l'université de médecine où tous leurs parents travaillent. Un côté *Tom Sawyer* sous régime du Parti unique : ces divertissements ont pour épicerie la « Tour des morts », où sont stockés les corps – souvent en morceaux – des délinquants exécutés qui serviront aux chercheurs. Comme le dit Cheng Gong, « la Tour des morts était le lieu parfait pour la purification des âmes : quiconque s'y rendait un jour développait une phobie des délits, et plus encore des crimes capitaux », attendu qu'en cas de transgression « la société se vengerait jusque sur votre cadavre ».

LA DESTRUCTION, FORME ULTIME DE CRÉATION

Et pourtant, ce roman s'organise autour d'un crime dont l'auteur demeurera impuni, tandis que sa victime – allégorie du peuple chinois impuissant ? – reste allongée les yeux ouverts. Mais il faut bien que quelqu'un paie, et ce seront les descendants. Cheng Gong, petit-fils de la victime, qui ne veut pas devenir comme son père – un alcoolique et violent, qui profitait de son statut de garde rouge pour se venger de la déchéance de sa famille. Las ! Cheng Gong volera tout de même un ami d'enfance et maltraitera une ancienne camarade éprise de lui. Li Jiaqi ne s'en tire mieux qu'en apparence : hantée par le passé, elle tentera de reproduire avec un poète et sa femme le trio qu'elle a constitué brièvement jadis avec son père et sa deuxième épouse.

Leur discussion est l'occasion d'un bilan sur les figures de leur enfance et sur les destins empêchés des membres de leurs familles. Ils éclairent en même temps la tragédie du clou, et les multiples tragédies par elle suscitées. L'habileté de la romancière à expliquer ces désastres les uns par les autres laisse pantois. Tout comme le pessimisme du propos. Mais peut-être ce pessimisme vient-il de notre regard occidental. Car, comme le dit Li Jiaqi, « la destruction a toujours été considérée dans ce pays comme une forme ultime de création. Comme c'était excitant d'allumer la mèche du secret pour que l'explosion ouvre une brèche béante dans le monde ». En ce sens, ce livre est une déflagration. ■

extrait

Après l'opération, il s'écoula plusieurs jours avant que la police ne vienne à l'hôpital pour mener l'enquête. Le crime avait probablement été commis après la fin de la séance de critique, une fois les gens dispersés : le malfaiteur s'était rendu à la Tour des morts et avait planté le clou dans la tête du malheureux. Il venait d'être tabassé, il gisait à terre, incapable de bouger, l'esprit sans doute embrumé, si bien qu'il n'avait certainement pas résisté. L'auteur du méfait devait avoir d'excellentes connaissances en anatomie et être un chirurgien expérimenté pour être capable de trouver l'emplacement précis permettant d'éviter la mort immédiate de mon grand-père. Plus tard, certains prétendirent en plaisantant qu'il s'agissait de l'opération la plus réussie de tout l'hôpital et qu'il était vraiment dommage de ne pas en connaître l'auteur. Les policiers tenaient pour suspects tous les participants à la séance de critique. Ils demandèrent aussi à ma grand-mère d'énumérer toutes les personnes qui nourrissaient de l'hostilité envers mon grand-père. Cela faisait une longue liste, et loin d'être exhaustive. Le fait est que la plupart des médecins de l'hôpital le haïssaient. Ma tante m'expliqua que, même s'il était très fort sur le champ de bataille, grand-père n'était pas très calé en médecine. En tant que directeur adjoint, il avait autorité sur des médecins plus chevronnés que lui, ce qu'ils avaient du mal à admettre. Lui-même les trouvait prétentieux et arrogants. Pour se venger, il les brimait : plus ils étaient compétents, plus il les empêchait de manier le scalpel, si bien que tous ces gens nourrissaient contre lui un profond ressentiment, n'attendant que l'occasion de se révolter.



ROMAN | SATIRE

LE CLOU

ROMAN
ZHANG YUERAN

En Chine, les retrouvailles de deux amis d'enfance. Et les zones d'ombre du passé qui resurgissent.



Dans *Le Clou*, son premier roman traduit en français, la jeune écrivaine chinoise Zhang Yueran construit, à huis clos, un dialogue entre deux anciens amis d'enfance qui se retrouvent vingt ans plus tard. Lia Jiaqi, rédactrice de mode, arrive de Pékin au chevet de son grand-père mourant. Cheng Gong, lui, n'a pas bougé de cette ville de province où il vit toujours, dans le même appartement. Durant une nuit de tempête, tous deux évoquent leurs souvenirs. Ainsi du refuge secret qu'ils avaient trouvé dans la chambre d'hôpital du grand-père de Cheng Gong. Ancien directeur adjoint de l'hôpital, cet homme-légume, paralysé, survivait sous assistance respiratoire. Les suites d'une séance d'autocritique durant la Révolution culturelle.

Maîtrisant l'art du suspense, Zhang Yueran distille savamment les pièces d'un puzzle épars. Celui des zones d'ombre du passé. Qu'est-il arrivé exactement au grand-père de Cheng Gong? Quel rôle celui de Lia Jiaqi, un chirurgien de renom, a-t-il joué dans ce drame? Pourquoi le père de la fillette a-t-il fui vers Pékin alors qu'il était un universitaire et un poète en vue? Zhang Yueran est née, comme ses héros, dans les années 1980, époque du basculement de la Chine. Celle où il était bon de quitter l'université pour

se lancer dans les affaires et suivre l'injonction du président Deng Xiaoping : « Enrichissez-vous ! » On enterrait alors le souvenir des atrocités de la Révolution culturelle, le silence constituant la meilleure défense contre la délation. L'autrice évoque avec une étonnante tendresse cette période pourtant si dure. Une tendresse empruntée, sans

doute, au regard que portent les enfants sur cette réalité. Jeux innocents et fantasmes, décrits si justement, deviennent, face aux non-dits de parents écrasés par le poids d'une histoire trop lourde, un ultime ressort.

— **Christine Chaumeau**

Traduit du chinois par Dominique Magny-Roux, éd. Zulma, 592 p., 24,50 €.



Comme les héros de ce puzzle à suspense, Zhang Yueran est née dans les années 1980, quand Deng Xiaoping exhortait les Chinois à s'enrichir.



Zhang Yueran enfonce «le Clou» Echos de la Révolution culturelle chez des trentenaires chinois

Par ARNAUD VAULERIN

Ils se connaissent depuis l'enfance. Se suivent, se perdent et se livrent peu à peu dans un roman qui s'ouvre et s'échappe comme une clepsydre renversée de l'histoire. Le début est une fin qui s'annonce comme une confession intimiste. Elle est en fait une immersion dans les soubresauts de la Chine des cinquante dernières années racontés par deux personnages de trentenaires en quête de délivrance et de vérité. Le premier est une femme. Elle ouvre le roman. Elle s'appelle Li Jiaqi, fille d'un professeur de littérature séducteur et d'une paysanne déracinée. Le deuxième est Cheng Gong, vieil adolescent sans boussole qui a passé les premières décennies de son existence à «vivre dans l'attente». Sans jamais formuler, encore moins revendiquer, un but, une envie à part celle de partir, synonyme de fuir. Son père, «Cheng le casse-cou», est brutal, alcoolique, paumé. Sa mère va abandonner son fils à la violence, à la bêtise crasse, à une «grand-mère à la voix de pintade» et une tante, «seule personne normale» d'un clan explosé où les hommes sont des minables ou des légumes.

«Secret phénoménal». Avec finesse et le sens du récit à deux voix, Zhang Yueran déverrouille, entrouvre, explore les méandres de couples déchirés, de familles implosées, de générations cabossées qui héritent des exactions des aïeux. Liés par un «secret phénoménal», dont ils n'ont pas immédiatement connaissance, Jiaqi et Gong sont trimballés entre Jinan, dans la province de Shandong – où l'auteure est née en 1982 – Nanyuan et Pékin, entre la fin des années 1960 et les années 2010.

«Pendant longtemps, je n'ai pas fait attention aux répercussions de la Révolution culturelle, à la violence, aux comportements des gens qui n'avaient rien de naturel, raconte Zhang Yueran lors d'un passage à Paris cet été pour présenter ce roman habile. J'ai compris combien cette époque influençait largement la Chine d'aujourd'hui, combien les relations familiales avaient été alors bouleversées. Les gens se sont battus au sein même des familles. Ils ont perdu leurs proches, leurs convictions, leur confiance. Dans le roman, l'âme de la grand-mère de Cheng Gong a été détruite par la Révolution culturelle.»

Une chape de plomb a recouvert ce passé fratricide, cette honte collective. «Mon père n'a jamais partagé ses sentiments au sujet de la Révolution culturelle, son enfance et cela reste vraiment mystérieux pour moi», poursuit Zhang Yueran dont le personnage de Li Jiaqi se nourrit de sa propre expérience. Car avec le *Clou*, l'auteure s'intéresse d'abord à ces trentenaires sacrifiés, à ces solitaires héritiers de la politique de l'enfant unique lancée à partir de 1979. «Comme Li Jiaqi et Cheng Gong, qui nouent une relation très proche, il s'agit de jeunes qui n'ont pas grandi avec d'autres enfants au sein de la famille. Ils sont nés dans un monde d'adultes, sont plus égoïstes, individualistes dans leur désir, leur projet de vie. Ils appartiennent en fait à cette génération strawberry [des enfants nés dans les années 1981-1991, matérialistes, réfractaires à la pression sociale, au travail dur et aux engagements collectifs, ndlr]. Ils vivent sous la pression du passé des aïeux.»

Le *Clou* n'est pas que le tableau impressionniste de



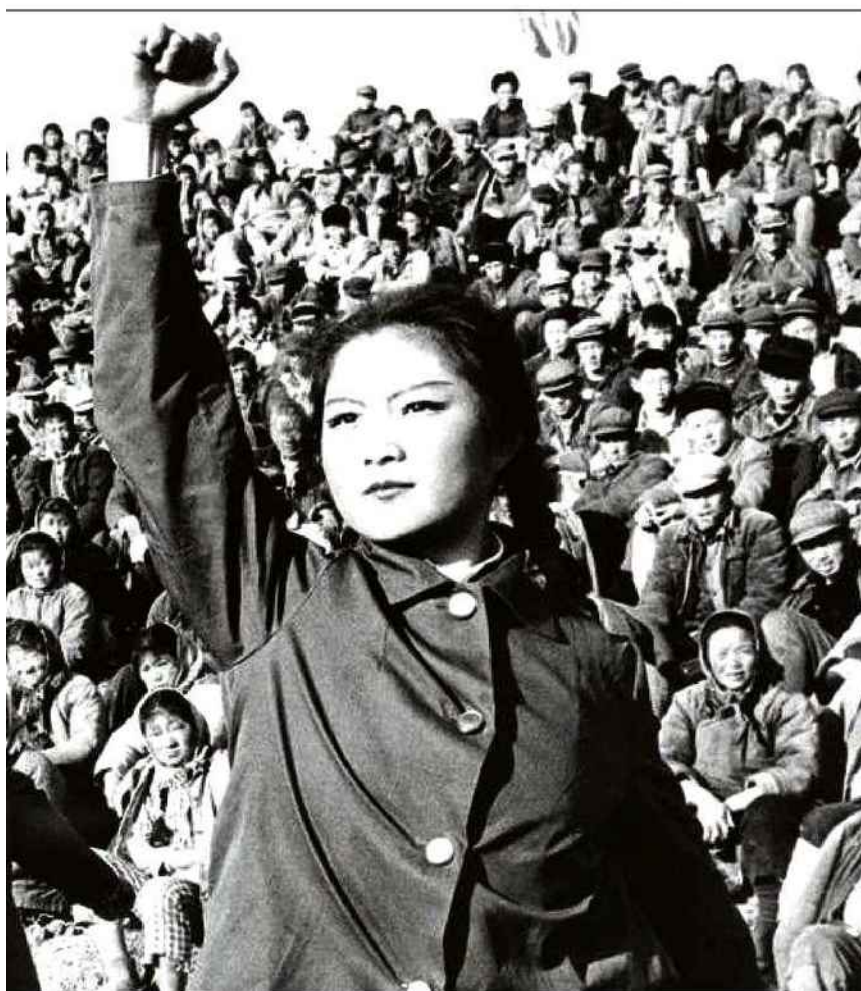
l'époque. Zhang Yueran fait de Li Jiaqi et Cheng Gong les messagers contraints de familles en fin de vie, les légataires résignés de l'inconfort et du mépris répétés sur des décennies. Où un clan finit par reprocher à l'autre d'avoir des «saletés dans le cœur». En butte au passé, les deux héros du roman se retrouvent à un âge où les grands-parents, présence à la fois tutélaire et fantomatique, pathétique et cruelle, s'effacent. Les grands-pères de Gong et Jiaqi étaient collègues à la fac de médecine jusqu'à l'explosion de la Révolution culturelle. Lors d'une séance de critique dans une étable, la funeste Tour des

morts, l'ancêtre de Cheng Gong est roué de coups car jugé «légitimiste». Un clou de cinq centimètres lui est enfoncé près de la tempe. Il perd connaissance.

«Mon père avait écrit une nouvelle sur ce clou, un fait qui l'avait choqué, reprend Zhang Yueran pour expliquer la genèse de ce roman, sa première œuvre traduite en France. Mais le manuscrit n'a pas été publié, il a été perdu et finalement mon père m'a raconté cette histoire folle.» Elle est au cœur de ce roman. Et ce «secret phénoménal» unit les époques, rapproche bien malgré elles les familles de Cheng Gong et



Gardes rouges pendant la Révolution culturelle, en 1966. PHOTO AKG-IMAGES. WORLD HISTORY ARCHIVE



Li Jiaqi. Avec toute la charge symbolique d'un clou qui troue un cerveau, verrouille un esprit, condamne au silence, entrave l'action et le mouvement, paralyse la vie.

«Femmes invisibles». Plus de quarante ans plus tard, Cheng Gong s'emploie à «libérer l'âme» de son grand-père, «légume» alité dans la chambre 317 de l'hôpital. Malgré ses errances, ses marasmes existentiels, sa tristesse erratique, Cheng Gong est de loin celui qui surnage dans un monde d'hommes que le roman fracasse. Ils sont tour à tour ivres, veules, destructeurs, vénaux, quasiment gé-

nétiquement méchants. Ils exsudent la violence et l'humiliation. L'un «passe sa vie à s'en aller» en quête d'argent facile et de vie futile. L'autre est une «pointure en matière de cruauté». Le dernier, «connu comme le loup blanc», traîne avec une «bande de Gardes rouges sans scrupule. [...] Son corps renfermait un tel sentiment de haine qu'il laissait éclater sa fureur à l'aveugle». Pas de salut pour ceux-là et cette Chine de l'argent, de l'ordre, de l'oubli et de l'oppression aveugle. Seule la crainte qu'ils inspirent ou la fuite qu'ils incarnent préserve ces hommes – pour un temps – de l'effondrement.

«Dans notre histoire, écrite par des hommes, les femmes étaient invisibles, note Zhang Yueran. Je voulais leur donner du temps et de l'espace. Je respecte leur passivité, leur courage et cette capacité à s'occuper malgré tout des enfants et des familles.» Le reste du temps, sans le dire, ni l'écrire, l'auteure campe des êtres lancés dans une fuite en avant désespérée. Dans un pays où la prospérité a terrassé les libertés, où le passé est à oblitérer. Avec ou sans clou. ◆

ZHANG YUERAN LE CLOU
Traduit du chinois par
Dominique Magny-Roux.
Zulma, 576 pp., 24,50 €.

Jeunesse chinoise

Avec *Le Clou*, son premier roman à être traduit en français, **Zhang Yueran** se révèle comme une voix engagée de la littérature chinoise. **PAR MATHIEU CHAMPALAUNE PHOTO JEAN-LUC BERTINI**

Roman des fantômes de la Révolution culturelle, *Le Clou* nous fait découvrir en Zhang Yueran, une jeune écrivaine chinoise talentueuse. Une révélation que l'on doit à la traductrice Dominique Magny-Roux qui a cherché à publier en France ce roman de près de six cents pages et a frappé à la porte des éditions Zulma. À l'origine de ce *Clou*, il y a une nouvelle homonyme écrite par le père de Zhang Yueran quand il était jeune. « Lorsque je suis devenue écrivaine, mon père m'a parlé de cette nouvelle qu'il n'avait pas pu publier à l'époque parce que les éditeurs la trouvaient trop sombre. En la lisant, j'ai pensé que c'était comme un arbre qui avait poussé en moi. À partir de cette histoire, ce tronc, j'ai commencé à réfléchir à ce qu'est la Chine aujourd'hui et à son histoire » explique-t-elle.

La boîte de Pandore

À l'image de cette genèse, *Le Clou* mêle l'intime à l'histoire de la Chine à travers le dialogue de deux anciens amis, Li Jiaqi et Cheng Gong, âgés d'une trentaine d'années, qui se retrouvent dans la ville de leur enfance, Nanyan, après dix-huit ans sans s'être vus. Un dialogue comme une boîte de Pandore, faisant rejaillir tous les maux enfouis dans les silences de deux familles chinoises à travers plusieurs générations. « Avec le développement de la Chine, les différentes générations ont connu des expériences très différentes, ce qui crée une distance qui ne permet pas de parler, détaille Zhang Yueran. Nos parents et grands-parents ont toujours cherché à ne pas parler des sujets graves, par conséquent les enfants ne les ont pas compris. » Si ce qu'elle décrit semble correspondre à la réalité d'une grande partie de la population chinoise, on se demande quelle proximité l'auteure entretient avec ses deux personnages principaux nés, comme elle, dans les années 1980 lors de la politique de l'enfant unique, et particulièrement à celui de Li Jiaqi, jeune femme ayant quitté sa ville natale pour travailler à Pékin. « Il y a évidemment une projection autobiographique à travers Li Jiaqi, elle ressemble beaucoup à ce que j'ai vécu et

à ce que je voulais être et faire lorsque j'étais jeune, reconnaît-elle. Nous sommes les enfants qui ont connu dans les années 1990 l'ouverture de la Chine et c'était comme si plutôt le monde s'ouvrait à nous. »

Le ralentissement

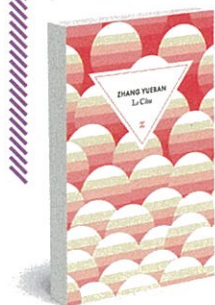
Sur cette jeune génération qu'elle représente, Zhang Yueran ne réserve pas ses critiques, lui reprochant de trop vivre dans le présent sans chercher à comprendre comment le passé le détermine : « Li Jiaqi et Cheng Gong se distinguent de la majorité des chinois de leur âge, car même s'ils ont de nombreux défauts, ils ont le courage de chercher la vérité qui est importante pour leur vie et pour la comprendre. » En témoignant dans son roman de la situation de la Chine d'aujourd'hui, Zhang Yueran voulait faire l'éloge d'un ralentissement nécessaire qui lui tient à cœur, invitant à s'arrêter pour réfléchir et ne plus obéir au diktat de la vitesse qu'elle dénonce. « Si dans les années 1990 on voyait le développement de la Chine comme stimulant et excitant, aujourd'hui on mesure combien il est rapide, terrifiant, et que l'on ne maîtrise plus cet emballement. » regrette-t-elle. La littérature s'incarne comme lieu du ralentissement et de la réflexion pour cette écrivaine amatrice de littérature française qui cite Modiano, Proust ou encore Flaubert pour modèle et qui a commencé très tôt à écrire, particulièrement lorsqu'elle est partie étudier l'informatique à Singapour, une ville qu'elle décrit comme « ennuyeuse et sans culture, où l'on est rapidement nostalgique de son pays et de sa culture, c'est alors comme ça que l'on devient écrivain. »

Féminisme à la chinoise

Engagée et soucieuse que « la Chine renoue avec la fierté perdue de sa culture », espère-t-elle, Zhang Yueran veut aussi, en tant que féministe, donner la parole aux femmes. « Dans ce roman, tous les drames familiaux résultent des fautes des hommes et les femmes ne font que les subir. Je voulais ainsi rendre hommage à ces femmes que l'on ne voit pas,

LE CLOU

Zhang Yueran, traduit
du chinois par
Dominique Magny-Roux,
Zulma, 592p., 24,50 €





et il faut respecter leur silence et leur retrait, explique-t-elle. Je ne souhaitais pas, en tant que féministe, imposer un jugement mais les accompagner en les décrivant et en portant leur parole. Même si la place des femmes a connu une amélioration en Chine, il subsiste encore beaucoup d'inégalités, particulièrement dans les campagnes. Les écrivaines ont par ailleurs encore peu de places en Chine par rapport à leurs collègues masculins ». Elle dit néanmoins ne pas se faire d'illusion quant au pouvoir de la littérature sur la société malgré le bel accueil qu'a pu connaître son roman à sa sortie en Chine en 2016, estimant qu'« un livre n'est pas suffisant pour faire changer les mentalités. »

Est-ce pour revenir aux origines des individus que Zhang Yueran raconte l'enfance de ses deux personnages, de leur relation complexe à leurs familles et aux institutions dont ils se défient,

alors que leur destin s'ouvre à eux ? La fortune, au sens premier du terme, est ainsi le sujet même de ce roman qui fait coexister les époques et interroge la possible liberté d'individus qui tentent de se dépêtrer des contraintes imposées par l'Histoire, la société ou la tradition. Lorsqu'on lui demande si elle pense qu'il est vraiment possible de dépasser ce qui sépare les êtres, l'auteure répond ainsi, méditative, douter encore mais l'espérer fortement. C'est ainsi par le regard de l'adulte sur son enfance que se noue dans *Le Clou* tout ce questionnement. « Lorsqu'on est enfant on a l'impression de vivre dans une brume de secrets, qu'on espère avoir quitté quand on devient adulte mais ce n'est pas le cas, les interrogations restent. ». On pourrait ajouter que nous venons en effet chercher dans les livres des éclaircissements à ces mystères qui persistent dans nos vies.



LITTÉRATURE

ZHANG YUERAN :

« ON NOUS A PRIVÉS DE PORTER DE L'INTÉRÊT À L'HISTOIRE »

Rencontre avec la jeune écrivaine chinoise à succès Zhang Yueran, à l'occasion de la publication du *Clou*, son premier roman traduit en français (éditions Zulma, 2019). Une histoire sombre qui décrit comment en Chine, génération après génération, les plus jeunes héritent des souffrances de leurs parents.



Kavian ROYAI



Zhang Yueran en novembre 2019, à la librairie Le Phénix à Paris. © Kavian Royai

Le *Clou*, premier livre traduit en français de la jeune écrivaine chinoise Zhang Yueran, et publié en août 2019 aux éditions Zulma, se sera fait remarquer lors de la dernière rentrée littéraire. On a trouvé en effet le roman en lice dans les premières sélections du Prix du meilleur livre étranger Sofitel – un prix qui aurait mis l'écrivaine rien de moins qu'à égalité avec des géants comme Philippe Roth ou J. R. R. Tolkien s'il avait été obtenu ; on l'a trouvé aussi au palmarès du magazine *Transfuge* comme « meilleur roman asiatique de la rentrée » ou encore parmi les « meilleurs romans de l'année » du *Nouveau Magazine littéraire*... La clé de ce succès ? Si le livre a bénéficié d'une bonne visibilité au milieu d'un petit nombre de sorties en « romans asiatiques » à la dernière rentrée 2019, celui-ci semble dû en partie à un thème cher aux éditeurs français : celui de la Révolution culturelle. Or c'est ici le point de vue narratif adopté sur ce thème qui est intéressant.

En effet, née dans la province du Shandong en 1982, Zhang Yueran n'est pas un témoin de cette époque. Pas plus que les

protagonistes du roman, un homme et une femme chinois, comme elle trentenaires, aux destins étrangement liés, et qui tentent de comprendre qui ils sont en remontant jusqu'au passé de leurs parents et de leurs grands-parents. Un passé fait de vengeances, de jalousies, que l'auteure tisse et reconstitue dans une narration à deux voix. Un récit sombre qui montre comment le mal-être de jeunes gens, nés pourtant sous le signe de la croissance économique, plonge ses racines loin dans l'Histoire et les erreurs de leurs ascendants.

Zhang Yueran vit aujourd'hui à Pékin. Elle est parfois présentée comme une des étoiles montantes de la littérature en Chine (placée 23^{ème} sur la liste 2006 des plus riches écrivains de Chine avec près de 400 000 euros de revenu en droits d'auteurs) ; pourtant ce roman, intitulé en chinois *Cocon*, n'est pas son best-seller. Publié en Chine pour la première fois en 2016, il a recueilli les compliments

du Nobel chinois de littérature Mo Yan, et semble être une de ses œuvres les plus abouties.

Le 9 : « Encore un livre sur la Révolution culturelle... » Voilà la première pensée que j'ai eue en ouvrant *Le Clou*, bien qu'on soit quand même rapidement séduit par la narration. En France, on dit parfois ironiquement que pour vendre un livre ou obtenir un prix littéraire, il suffit d'écrire sur la Seconde guerre mondiale et le nazisme. Est-ce que la même chose existe avec la Révolution culturelle ?

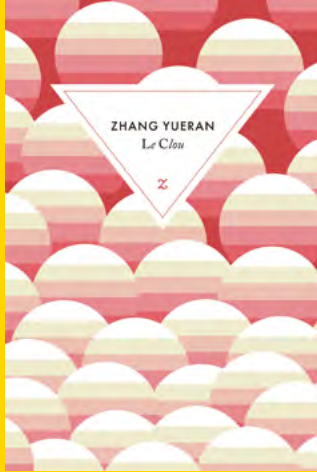
Zhang Yueran : C'est peut-être une manière un peu occidentale de voir les choses. C'est vrai qu'en Chine beaucoup d'écrivains ont voulu s'exprimer sur cette période difficile, et ce sont aussi ceux-là qui ont obtenu une plus forte réception à l'étranger. Mais je pense qu'ainsi on a une vision biaisée et négative de la littérature chinoise. En effet, dans ce contexte historique difficile, on a tendance à ne prêter attention

« Dans le contexte de la Révolution culturelle, on a tendance à ne prêter attention qu'aux souffrances, sans voir aussi les choses positives qui ont pu y être construites. »

qu'aux souffrances, sans voir aussi les choses positives qui ont pu y être construites. Ceux qui ont écrit sur la Révolution culturelle n'ont pas parlé que de tragédies et de douleurs. Dans beaucoup de romans, on voit certes comment les gens sont déchirés, comment ils peuvent être victimes de l'absurdité, mais il y a aussi des moments de liberté, où les gens s'évadent de certaines pressions de la famille, de la tradition, etc.

En tout cas, on ne peut pas dire que j'ai écrit sur ce thème par calcul. Aujourd'hui de nombreux lecteurs chinois n'aiment plus ce genre de thème grave, ni n'apprécient les protagonistes issus de ce passé. Dans un pays qui se modernise à une vitesse vertigineuse, tout le monde regarde vers l'avenir. Pour la plupart des gens, le passé, ce n'est plus pertinent.

Il y a d'ailleurs dans le livre un personnage secondaire, Tang Hui, le petit ami de Li Jiaqi, qui lui fait ce reproche : « Tu as toujours éprouvé le besoin de relier la vie de ton père à la grande Histoire, comme si son existence n'avait de sens que de cette façon. (...) Tu ne pourrais pas le laisser un peu



Le Clou, de Zhang Yueran,
traduit du chinois par Dominique
Magny-Roux, éditions Zulma, 24,50 €.

Extrait :

« Allez jouer ailleurs ! »

Sur ce campus surpeuplé, il était très difficile de dénicher un « ailleurs ». Et puis, un jour, nous avons pensé à la Tour des morts.

À la Faculté de médecine, personne n'ignorait l'existence de la Tour des morts. C'était à l'origine un château d'eau construit par les Allemands pendant l'occupation de Jinan. Après l'avoir laissé de longues années à l'abandon, on y entreposait les cadavres fournis à l'université pour les cours de dissection et pour l'institut de recherches expérimentales, on y conservait ensuite les reliquats des corps. Non seulement la Faculté, mais également, disait-on, deux écoles de formation professionnelle médicale dépendaient de ces réserves.

tranquille ? » Ce propos a obtenu l'approbation de nombreux lecteurs, qui se sont rangés au point de vue de Tang Hui et qui trouvaient aussi que la protagoniste se fourvoyait. Bien sûr, je n'ai pas dit que Li Jiaqi avait raison d'agir comme elle le fait. Elle se trompe peut-être, mais cela montre que ce n'est pas un thème facile à vendre. Les gens ne veulent plus entendre parler de ces histoires.

Le 9 : On sent une démarche autobiographique dans le livre. Qu'est-ce qui relève de la fiction et de la vie personnelle ?

Z. Y. : C'était une grande décision que de commencer à écrire ce livre. L'idée me vient de mon père et de ce qu'il m'a raconté

« Ce que j'avais compris de la médecine, et de la manière dont celle-ci regarde la mort, avait été un choc pour moi. »

sur son enfance, des histoires qui ont pu se passer à l'époque autour de lui chez d'autres familles, comme celle du clou. Il y a donc une certaine distance par rapport à ma vie, mais je voulais y mettre mon propre vécu, c'est une habitude que j'ai. D'une manière générale, le rapport entre l'écrivain et son histoire est très intime, on peut toujours interpréter un roman comme une partie de la vie d'un écrivain...

J'ai notamment repris certains éléments comme mon enfance à Jinan (chef-lieu du Shandong) et des personnes de ma famille qui y vivent. Mes grands-parents étaient médecins et il y avait chez eux une atmosphère très « médicale », avec par exemple, une attention prononcée à l'hygiène et des odeurs particulières. Il y a aussi la description du campus universitaire dans lequel j'ai grandi. Dans ce campus, je voyais souvent mon père et tout un groupe d'intellectuels autour de lui, envers lesquels j'étais très curieuse. C'était les années 90, avec le développement économique, ils cherchaient tous à quitter leur travail pour une autre voie dans les affaires. C'est une génération pour laquelle j'ai de la compassion. Dans cette époque de changements profonds, ces intellectuels avaient l'air de ne plus croire en rien. Il y avait en eux une incertitude, un égarement, que j'ai ressentis petite. J'ai donc voulu aussi me mettre dans leur peau et observer leurs moments d'errements.

Le 9 : Il y a justement un passage autour du monde médical, peut-être moins réaliste que métaphorique, où les protagonistes, enfants, vont jouer dans la « Tour des morts », un endroit d'horreur ou des corps humains de patients et de condamnés morts, qui ont pu être utiles à la science, s'entassaient. Un moment clé du roman. Cette partie n'est-elle pas une métaphore de l'Histoire ?

Z. Y. : On peut tout à fait interpréter ce passage comme cela, ou du moins, comme un vestige de l'Histoire laissé dans le cœur de ces enfants, bien que ce n'ait pas été quelque chose à quoi j'avais songé avant d'écrire. Mais cette partie est très réaliste : il y avait vraiment dans la partie hospitalière du campus de mon enfance, une telle tour où l'on se débarrassait des restes de corps humains. Je n'y suis jamais entrée, c'était l'endroit où j'avais le plus peur d'aller et j'évitais toujours de passer à proximité. J'avais 7-8 ans et ce que j'avais appris sur

cet endroit, ce que cela m'avait fait comprendre à propos de la médecine, de la manière dont celle-ci regarde la mort, avait été un choc pour moi.

Le 9 : Votre père est-il poète comme dans le roman ? Quelle relation avez-vous avec lui ?

Z. Y. : Non, il a écrit un roman une fois, qui s'appelait aussi Le Clou, duquel je me suis inspirée, c'est tout. Il était enseignant à l'université. Son roman n'a pas marché, cela l'avait un peu frustré et petit à petit il n'a plus écrit. S'il avait sûrement le rêve de devenir écrivain, on ne peut pas dire non plus qu'il ait cherché à ce que je le réalise pour lui. D'ailleurs si on regarde les études que j'ai faites, l'informatique, c'est très loin de l'écriture, et cela résume assez bien ce à quoi aspirait la plupart des gens à l'époque : s'approcher de la modernité, de la technologie et de tout ce qui pouvait apporter une amélioration dans la vie quotidienne.

Comme je l'ai écrit dans ma postface, mon père n'a pas lu mon roman et je ne le lui ai jamais vraiment demandé. On n'en a jamais parlé. C'est une relation classique entre parent et enfant en Chine : on peut parler des autres, de choses plus ou moins proches, mais on parle très peu sur un plan intime de nos propres relations. Lors du premier roman que j'ai écrit, il m'avait donné quelques conseils, sur l'emploi des mots, les tournures, après tout, c'était son champ d'étude. Par la suite nous n'en avons plus parlé, et je n'ai pas fait de lui non plus directement un de mes lecteurs.

Le 9 : Vous avez passé sept ans à écrire ce roman. En partie parce qu'en chemin, vous avez changé de style, comment cela s'est opéré ?

Z. Y. : Sept ans, c'est très long. Au début des années 2000, lorsque j'ai publié mes premiers romans, j'écrivais comme cela me venait, il n'était pas évident pour moi qu'il faille établir un style, j'étais dans la découverte, dans une sorte de travail préparatoire. Puis au fur et à mesure que je suis entrée dans le métier, j'ai cherché à résoudre un problème qui m'était apparu important : le fossé qui existe entre notre génération et celles qui nous précèdent. Nous avons du mal à dialoguer. Il y a plusieurs raisons : nous n'avons pas eu la même enfance, pas tous connu le développement économique, etc. Donc, ce que je voulais faire, c'était établir un dialogue. Mais si vous voulez vous positionner correctement dans cette problématique, il

« J'ai cherché à résoudre un problème qui m'était apparu important : le fossé qui existe entre notre génération et celles qui nous précèdent. »

vous faut savoir d'où vous venez et connaître vos parents, c'est très important. Or à l'époque, je n'avais pas la force pour le faire. Vous savez, on nous qualifie souvent, nous les jeunes, de « nihilistes historiques », en nous blâmant souvent pour le peu d'intérêt qu'on porte à l'histoire. Même si je trouve que ce n'est pas tant par manque d'intérêt que par éducation : on nous a privés de porter un tel intérêt. Par conséquent, lorsque j'ai voulu me faire mon propre avis sur l'histoire, j'ai dû y passer beaucoup de temps.

Le 9 : Qu'est-ce qui vous a influencée ?

Z. Y. : Avant d'être écrivain, on est d'abord lecteur pendant très longtemps et on a donc beaucoup de références. Côté chinois, il y a Luxun, Chang Eileen, Le Rêve dans le pavillon rouge, Yu Hua, Mo Yan, Yan Liangke... Côté étranger, il y a quelques auteurs américains et pas mal d'auteurs français, comme Flaubert, Yourcenar ou Duras, qui sont des auteurs qui m'ont beaucoup influencée. J'ai beaucoup lu Duras plus jeune, qui avait alors constitué une forme de « nouvelle culture » quand ses écrits ont été traduits en Chine.

Le 9 : Sans compter votre travail de journaliste au sein d'un magazine littéraire.

Z. Y. : Oui, cela m'a apporté aussi pas mal d'inspiration, en regardant ce que font les autres, et en participant à des événements intéressants, où des écrivains de générations différentes peuvent dialoguer.

Le 9 : Que pensez-vous de la condition des écrivains en Chine ?

Z. Y. : Que vivre de l'écriture est de plus en plus dur, il y en a de moins en moins qui le font. Il y a 10 ans quand j'ai commencé à écrire, c'était plus facile, il y avait d'ailleurs plus de lecteurs. Aujourd'hui la jeunesse lit de moins en moins. Cela dit, ce n'est pas forcément mauvais. Si la littérature n'a pas la capacité de faire vivre, cela veut dire aussi qu'elle est plus égalitaire et que plus de gens réussissent mieux à manifester leur valeur littéraire. Il se peut qu'il y ait aussi plus d'écrivains parce qu'ils ciblent des groupes de lecteurs toujours plus variés. Mais je pense qu'en Chine, le vrai problème reste de savoir comment les jeunes écrivains peuvent se lancer en littérature, sans prendre de l'ombre des écrivains établis qui occupent tout le devant de la scène. Il n'y a que comme ça que la littérature survivra. 9



LIVRES

4 livres à lire en 2025 selon Charlotte Casiraghi

Charlotte Casiraghi, à l'initiative des *Rendez-vous littéraires de la maison Chanel*, nous conseille 4 lectures pour 2025.

PAR LOLITA MANG
17 décembre 2024

Zhang Yueran, *Le clou*

Tout le roman de **Zhang Yueran** n'est qu'une longue discussion entre deux personnages au cours d'une nuit enneigée – un luxe, dans la Chine d'aujourd'hui. Une discussion comme un voyage au cœur de l'histoire, comme l'explique **Charlotte Casiraghi** : *“C'est une fresque qui se situe entre les années 1960 et aujourd'hui. Les deux personnages principaux se sont connus très jeunes. Ils vivaient dans le même village, et puis ils se retrouvent un peu plus tard. Ils partagent un secret que nous allons découvrir au travers du roman”*.

L'histoire de la Chine est une histoire muette. Selon **Zhang Yueran**, il est rare que les gens de sa génération sachent réellement ce qui a pu arriver à leurs parents durant la Révolution culturelle. D'où ses deux personnages, qui cherchent à percer un secret à jour. *“Les deux personnages principaux, se retrouvant des années après, vont se heurter à certains traumatismes qui ont été enfouis et qui lient leurs deux familles. Ce qui nous tient au secret nous empêche de vivre et d'aimer, poursuit Charlotte Casiraghi. Je trouve que dans ce livre il y a une grande foi en la littérature, en la possibilité aussi de lever le secret, de dire ce passé traumatique et de libérer un espace nouveau. Je pense que la transmission est au cœur de ce livre. Déjà au départ, c'est inspiré d'une nouvelle écrite par le père de l'autrice, qu'elle a reprise et en a fait un roman. Il y a donc cette idée de legs familial et du rapport entre les générations”*.



livres

poches

Le clou ★★★

ZHANG YUERAN

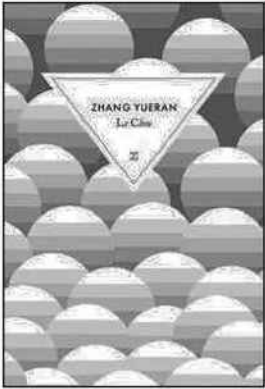
Il fallait un roman fleuve pour explorer trois générations chinoises – la grande marche, la révolution culturelle, le capitalisme d'État – et l'héritage traumatique, irréversible des gardes rouges. Au moment où les grands-parents disparaissent, voici les récits croisés de trentenaires, Li Jiaqi et Cheng Gong, produits d'une Chine à enfants uniques, que tout pourrait rassembler si ce n'est un acte immonde qui a déchiré et opposé leurs familles : « le clou », planté dans la tête de l'un des aïeuls. Au drame de l'un s'oppose le déni de l'autre : « Mon grand-père n'a jamais tué personne, je te prie de ne plus raconter de bêtises à l'avenir. » Oui, le réalisme post-conflit a toujours contraint résistants et collabos à la cohabitation. Mais comment la société chinoise gère-t-elle l'après « guerre civile », qui s'est réglée en 1967 à l'artillerie lourde et au napalm ? Comment vit-elle aujourd'hui avec ce « clou » en tête ? A.L.

Traduit du chinois par Dominique Magny-Roux, Zulma, 640 p., 10,5 €

ROMANS NORVÉGIENS



Casse-tête chinois



Roman ► «Cet après-midi, j'ai bien senti que quelque chose s'interposait entre nous, le secret que tu connais sûrement depuis longtemps, qui s'est dissous et infiltré dans l'épaisseur de la vie.» Dans *Le Clou*, son premier roman traduit en français, l'auteure chinoise Zhang Yueran observe les douloureuses répercussions de non-dits familiaux qui prennent racine dans les moments sombres de la Révolution culturelle. Après s'être longtemps perdus de vue, des amis d'enfance, Li Jiaqi et Cheng Gong, se retrouvent. Pour apprivoiser la tension diffuse qui règne entre eux, ils se racontent et finissent par dénouer les fils du mystère entourant l'événement qui a brutalement lié leurs deux familles.

Sans jamais tomber dans le pathos, Zhang Yueran dresse le portrait incisif de générations abîmées par des décisions prises aux heures graves de l'Histoire. La finesse et la limpidité de son écriture rencontrent le foisonnement et la saveur des plus grandes sagas russes. La romancière réussit également à maintenir un certain suspense tout au long de son récit. Comment un simple clou peut-il ravager autant de tracés de vie? Malgré ses plus de 500 pages, *Le Clou* se dévore sans effort. **CAMILLE BERNASCONI / LIB**

Zhang Yueran, *Le Clou*, traduit du chinois par Dominique Magny-Roux, Ed. Zulma, 2020, 592 pp.



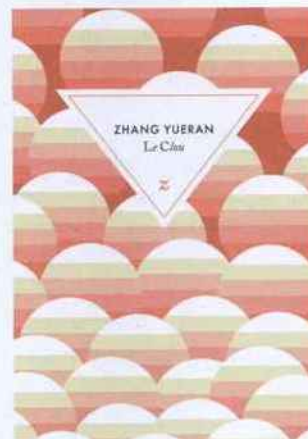
Livres

Le clou Zhang Yueran

Son grand-père mourant, Li Jiaqi revient dans la ville de son enfance, Nanyuan. Elle y retrouve Cheng Gong, après des années de silence. Les deux trentenaires vont tour à tour, chapitre par chapitre, remonter le fil de leur histoire, de leurs souvenirs, se raconter l'un à l'autre leur vie, leurs familles antagonistes. Au centre, un clou, planté dans le crâne du grand-père de Cheng Gong après une séance de critique lors de la Révolution culturelle.

La très belle écriture de Zhang Yueran, pleine d'images fortes et de poésie, nous emporte à la suite des protagonistes de cette saga familiale, emplie de douleurs et de drame, de non-dits et de mélancolie. Avec en arrière-fond la transformation de ce pays, dont l'histoire bouleverse tant la vie de ses habitants. Un grand et beau roman, de l'une des plumes prometteuses de la Chine contemporaine. — **L.d.H.**

Zulma, 2019, 578 p. Traduit du chinois par Dominique Magny-Roux.



LE CLOU DE ZHANG YUERAN RESSORT EN POCHE.

CHRONIQUES TOUS | LIVRES



Pendant trois ans, au début des années 90, dans la ville de Nanyuan, province de Jinan, Jiaqi et Gong se lient d'une amitié exclusive. Pourtant, au départ, rien ne les destinait à se rencontrer. En effet, en classe, Jiaqi est placée par hasard auprès de son camarade Gong. De sexes opposés, ils n'ont, en principe, pas les mêmes jeux. Surtout, chacun d'eux se trouve à l'opposé l'une de l'autre sur l'échelle sociale. En effet le grand-père de Jiaqi, Li Jisheng, est un chirurgien réputé de la ville qui opère jusqu'à Pékin. Tandis que la famille Cheng, celle du garçon, dépend d'une obscure allocation de l'hôpital où le grand-père survit à l'état de légume suite à une séance d'autocritique par trop virulente lors de la révolution culturelle. Après 25 ans de séparation, Jiaqi retrouve Gong toujours dans la même ville, dans le même appartement et presque identique à lui-même.

Tout le livre se déroule dans le Pavillon blanc où agonise le grand-père de la jeune femme. Dans un récit alternant le point de vue des deux protagonistes, Zhang Yeran nous narre dans une prose d'une maîtrise peu commune (on pense à Philipp Roth ou à Carol Joyce Oates), les espoirs, les haines ou les errances des deux héros. Au travers de la petite histoire familiale de chacun, mais aussi de la grande Histoire qui a tant bouleversée la société chinoise. Elle tisse une trame qui, petit à petit, nous révèle les arcanes des personnalités des nombreux membres des deux familles. C'est sur l'analyse psychologique, en effet, que l'auteur nous tient en haleine tout au long de son récit. À l'image de ce grand-père médecin totalement dépourvu d'humanité pour sa propre femme blessée. Moment où Jiaqi surprend son regard : « Un trait secret de son caractère apparut tout à coup sur son visage. C'était une expression de répulsion, une absence totale d'empathie et de tendresse, le désir de se débarrasser de tout ça au plus vite, qui s'effaça aussitôt ».

On l'aura compris, il y a urgence à lire ou à relire cette autrice chinoise dont c'est le premier livre traduit en français. Suivra *L'hôtel du cygne* (1).

Camille DOUZELET et Pierrick SAUZON

(1) Lire notre chronique : <https://asiexpo.fr/lhotel-du-cygne-de-zhang-yueran-parait-aux-editions-zulma/>

Le Clou, Zhang Yueran, roman traduit du chinois par Dominique Magny-Roux, 640 pages, 11.50 €, collection de poche Z/a, éd. Zulma. En librairie le 9 janvier 2025.